

À la fin d'un voyage, il faut en inventer un autre.

2017, un cycle se terminait pour moi en Équateur et une invitation à la Fête du Livre de La Havane est arrivée. Un nouveau souffle, une aventure de nuits pieds nus entre des arbres immenses, de lectures dans des palais coloniaux, de monnaie différente, de codes mystiques, d'interdits et de beautés pleines. Je suis retournée à Cuba deux mois plus tard pour y vivre l'expérience jusqu'au bout. Je me rappelle la découverte effarante de l'envers du décor, la dureté de la vie quotidienne, la ségrégation, les récits de vies éclatées de la population ; la poésie comme résistance absolue, beauté nécessaire, clé de l'Île. En dehors des clichés touristiques ou d'une vision idéalisée de l'Île castriste : aujourd'hui quelle réalité pour Cuba ? Qu'en sait-on en Europe ? L'immersion dans la vie quotidienne cubaine a été ma façon de vouloir comprendre ce point sur la carte. J'en suis revenue abîmée et pleine de colère. Le travail d'écriture et le temps se sont ensuite chargés de conférer au tout une distance critique avec la réalité méconnue de ce pays.

Je ne crois pas voyager pour écrire. Il m'est toujours familier d'accumuler des notes pendant le voyage – mais quel voyage, quand le voyage rejoint la manière d'être au monde ? On écrit, c'est tout. Ma main et ma bouche sont mes manières de voir, d'appréhender les paysages traversés. Des instants qui frappent – dans ma rétine s'imposent des combinaisons évidentes de mots. Ce sont mes couleurs. Ce fut un voyage fragmenté, de plusieurs mois entre février 2017 et avril 2018. À partir de mon expérience de la vie havanaise, puis du quotidien à Pinar del Río, puis d'un périple de long en large de l'Île, ce livre s'est d'abord construit comme un carnet de bribes, notes, observations écrites en espagnol sur la route. Douze fragments ont pris forme comme douze « arrêts sur image », là où le temps de *fixer un vertige* a rejoint le temps de l'écriture, des haltes au rythme de la traversée.

Ensuite, avec la traduction – donc, un premier passage, une première augmentation – est venue l'envie de poursuivre l'exploration de l'île... autrement. Le cheminement artistique s'accompagne de l'ouverture à la perception extérieure de ce que nous créons : j'ai donc demandé à la peintre Josette Digonnet, que je connaissais depuis quelques temps et dont j'appréciais le travail de création en dialogue avec des poètes, si elle souhaitait se joindre au projet. Je me suis adressée à une personne très sensible à la poésie et qui avait déjà mis un pied sur l'Île. C'est aussi arrivé au moment de la maladie, puis du décès de différents poètes amis communs – parmi eux notamment Rémy Durand, mon premier éditeur (Villa-Cisneros) et ami de confiance qui a mon éternelle reconnaissance. L'époque s'assombrissait, je rentrais en France toujours plus confuse, les amis tombaient comme des mouches... alors la Vie, la couleur, le travail collectif en réponse aux tristesses.

Je suis aujourd'hui ravie de ce travail à plusieurs voix, ces treize aquarelles comme autant d'interprétations d'une partition mouvante. Dans *Boulinguer*, Blaise Cendrars tient ces propos que je contresigne : « Écrire n'est pas mon ambition, mais vivre. J'ai vécu. Maintenant j'écris. Mais je ne suis pas un pharisien qui se bat la poitrine parce qu'il se met dans un livre. Je m'y mets avec les autres au même titre que les autres. Un livre aussi c'est la vie. Je ne suis qu'un con. Et la vie continue. Et la vie recommence. Et la vie entraîne tout. »

Voilà ce livre comme ma façon de continuer, de recommencer. À la vie, à celles et ceux qui l'éclairent. *Gracias a la vida*, dirait Mercedes Sosa... et c'est un autre voyage.

Ada Mondès